

Près du feu, le petit garçon s'occupait d'un air languissant et ennuyé, à ranger des soldats de plomb ; Lucie n'était pas là.

J'expliquai en peu de mots le motif de notre visite : Fernande ajouta quelques bonnes paroles de regret et d'excuse, que je ne lui avais pas dictées ; la vieille grand'mère l'interrompt par un cri de joie : " J'étais bien sûre que ma pauvre Lucie n'était pas coupable ! et elle est en pénitence depuis hier ! — Au pain sec, dans sa chambre ! ajouta le petit garçon d'un air sombre. — Va la chercher, mon ange ! "

Le jeune garçon se leva par un brusque mouvement, mais il s'arrêta comme si une réflexion soudaine l'eût paralysé, et il interrogea Clémentine par un regard timide et anxieux.

Elle avait froncé le sourcil, mais, reprenant contenance, elle esquissa un charmant sourire, adressé surtout à M. de L....., le père des enfants, et elle dit d'une mélodieuse voix : " Sans doute, mon cher Abel, allez chercher votre sœur. "

Abel ne se le fit pas répéter ; il courut, et, deux minutes après, il revint en triomphe, traînant après lui Lucie intimidée, et dont les yeux étaient rouges de pleurs. Fernande courut vers elle et l'embrassa tendrement ; mais l'enfant, devenue sauvage à force de contrainte et d'effroi, alla se réfugier sur les genoux de sa grand'mère, et là, comme du haut d'une forteresse, elle nous examina tous ; lorsqu'elle eut rencontré les regards caressants de son père et de son frère, le regard doux de Clémentine et notre sourire cordial et rassurant, elle se calma un peu et baïsa tour à tour les joues ridées de la grand'mère et le visage de la petite poupée, sa confidente, qu'elle n'avait pas quittée. M. de L.... nous adressa quelques mots de politesse ; Clémentine se joignit à lui avec une aisance, un savoir-dire remarquables, et, après un moment d'entretien, nous primes congé. La bonne grand'maman me serra la main en silence, mais je crus comprendre sa pensée ; Lucie embrassa Fernande et lui dit à demi-voix : " Je te remercie ! " et Fernande tout le long du chemin, ne cessa de répéter : " Que je suis contente ! que je suis contente ! "

Paris, avril 18....

Nous profitons des beaux jours pour faire quelques promenades dans Paris, et je donne parfois une leçon, comme ces philosophes de la Grèce qui dissèraient sur la sagesse en se promenant. Nous visitons quelques églises, quelques monuments ; souvent on trouve là l'histoire écrite en pierres. Nous commençons, au Jardin des plantes, nos petits cours d'histoire naturelle. Aujourd'hui les enfants m'ont priée de leur faire visiter un asile, et j'y ai consenti avec empressement. J'aime à faire voir à mes élèves si heureuses, si choyées, si doucement portées à travers la vie, les enfants du pauvre, qui, dès le berceau, ressentent les privations, qui s'élèvent dans la souffrance, qui grandissent et se fortifient au milieu des épreuves, et dont l'exemple doit inspirer aux riches la résignation dans leurs petites peines et la compassion pour cette grande infortune, qui accable les trois quarts du genre humain.

En chemin, je leur contai l'histoire des asiles ; je leur dis comment une grande et charitable dame, madame de Pastoret, avait été touchée à la vue du délaissement des enfants pauvres, renfermés comme des captifs dans la maison de leurs parents, pendant que ceux-ci sont allés gagner le pain du jour, ou errants comme des bohèmes dans les rues, à la merci de tous les accidents et de tous les mauvais exemples. Je leur dis les premiers essais tentés en France, imités en Angleterre, et mes petites filles savaient à peu près ce que c'est qu'un asile quand vous entrâmes dans celui que je désirais visiter.

Un bourdonnement confus se faisait entendre de loin et annonçait la présence des enfants sur les gradins, comme de faibles gazouillements décèlent le voisinage d'un nid. Dans une vaste salle s'élevaient des estrades de bancs en pente douce, sur lesquels étaient rangés, d'un côté les garçons, de l'autre les filles, les plus grands tout en haut, les petits, encore chancelants sur leurs jambes, assis en bas. Il y avait là un singulier fouillis : têtes brunes, têtes blondes, visages pâles, visages roses, on se perdait dans cette confusion de têtes ; seulement, on distinguait par-ci, par-là, une figure d'ange ou un petit minois intelligent et spirituel.

(A continuer.)